



«Nebula», de et avec Vania Vaneau, à Jaujac (Ardèche), en juillet 2021. CÉCILE VERNIADAT

Quand les chamans mènent la danse

Des chorégraphes s'inspirent de ces passeurs pour explorer d'autres façons de percevoir et d'habiter le monde

DANSE

Noir de grotte dans le studio de l'Espace Cardin, à Paris, samedi 16 avril. Quelques chose froufroute, glousse dans une coulée de bruits de gorge. Les contours tremblés d'une forme en tulle et plumes surgissent, tandis que la psalmodie devient glapissement de poule en colère. Quelques minutes plus tard, une autre figure tout aussi fantastique, sous son masque noir, tape des pieds en jouant du daf, tambour iranien présent dans les transes soufies, avant que des sons de harpe celtique se fauflent.

Cette étonnante incantation porte le nom de *Black Bird* (2021) et celui de Mathilde Rance. Pour sa deuxième pièce depuis 2020, la jeune chorégraphe poursuit sa quête singulière soufflée par un imaginaire chamanique, inspiré par ces êtres qui, dans certains communautés, jouent les intercesseurs entre les humains et les esprits.

Désir de transe

«Je suis très vigilante dans l'utilisation du terme "chaman", relié à des pratiques culturelles spécifiques, précise-t-elle. Je cherche plutôt à créer des tensions entre ma technique de danse et ce qui serait une inspiration chamanique librement fantaisiste. Je revendique une sorte de paganisme culturel relié à mes racines andalouses.» Harpiste depuis l'âge de 13 ans, Mathilde Rance est aussi chanteuse. Elle ajoute: «Je m'inspire évidemment pas le rôle social du chaman, mais je m'intéresse à des états cognitifs de transe qui permettent d'augmenter sa conscience.»

Mathilde Rance est loin d'être la seule, sur les plateaux, à se transformer en totem vivant. Dans l'élan de ritualisation qui emporte les spectacles contem-

porains depuis une dizaine d'années, le désir de transe qui soulève les chorégraphes, on ne compte plus les apparitions de créatures mirifiques en train de faire vibrer l'espace autour d'eux. Cette lame de fond rejoint la vogue actuelle pour le chamanisme, où l'on se réfère les adresses de magnétiseurs-chamans, pendant que l'université Paris-VIII donne, depuis novembre 2021, des cours d'introduction aux transes et états de conscience modifiés.

Cette tendance sociale, le nouveau festival *Anthroposciences*, créé par Valérie Baran, qui s'est déroulé du 29 avril au 15 mai, au Tangram, à Evreux, l'a pointée, en croisant des artistes, des chamans et des chefs de tribu de différents pays. «Certains savoirs traditionnels ancestraux, éclairés par des connaissances scientifiques, nous offrent d'autres perceptions du monde, commente-t-elle. La transe chamanique et la découverte de son pouvoir guérisseur ouvrent des perspectives à la médecine occidentale, comme elle inspire les chorégraphes.»

Retour à une pensée magique? Besoin de se reconnecter à une histoire immémoriale? Damien Jalec, passionné par les rituels animistes indonésiens et japonais, se métamorphose en homme-cerf dans le fabuleux long-métrage *The Ferryman* (2016), de Gilles

Daniel Linehan se définit en «guide jouant un rôle de chaman pour retourner aux racines de ce qu'est le théâtre: la caverne»

Delmas, et fait entendre la voix d'une chamane d'Okinawa à la fin de son spectacle *Vessel* (2015).

Dans un style différent, en ligne de fuite de la pièce *Miramar* (2022), du chorégraphe Christian Rizzo, un personnage encajonné dans un tissu aussi chatoyant que sa longue jupe et les pompons de ses chaussettes se dresse. «Il figure le passage entre des espaces-temps différents, celui des vivants et des morts, du visible et de l'invisible, du réel et de l'extra-réel», explique Christian Rizzo. Quant au chorégraphe Daniel Linehan, qui ouvrirait le festival Lune Events, lundi 30 mai, avec une déambulation en forêt intitulée *Listen Here: These Woods* (2021), il se définit en «guide, passeur, jouant un rôle de chaman pour repenser celui de chorégraphe et retourner aux racines de ce qu'est le théâtre: la caverne». Il précise: «Mais sans entrer dans aucun système de croyance. Il s'agit, pour moi, de convoquer l'invisible dans la nature et sur scène.»

Le visible et l'invisible

L'invisible! Le terme, mentionné dans l'univers du chamanisme, qui connecte le visible des humains à l'invisible des esprits, revient sans cesse. Dans *Chêne centenaire* (2021), présenté le 22 mars, au Théâtre de Vanves (Hauts-de-Seine), Marion Carriau et Magda Kachouche «dialoguent avec l'invisible, nos ancêtres, nos mythes». Par l'intermédiaire de qui? De la «géante», zonnie pourvue de quatre mains et autant de pieds, tissée à partir de matériaux recyclés. «On parle de rituel chamanique, mais avec une grande modestie, soulignent-elles. On joue sérieusement à fabriquer des figures de chaman pour inventer de nouveaux récits afin de tenter de répondre à une question: comment habiter le futur dans l'état du monde actuel?» À l'inverse de la

dystopie, le duo fait passer le message «qu'une autre façon de vivre ensemble est encore possible».

Bouffées d'appels vers une spiritualité, signaux d'alerte à prendre soin autrement de l'univers, ces pièces cérémonielles déplacent le rôle du chorégraphe, devenu médium chantant et dansant, ainsi que le statut de l'art. Happées par l'urgence écologique au sein d'une planète affolée, présentées en salle mais aussi dans les bois, ces performances, enrichies par les lectures des philosophes Vinciane Despret, Charles Stéphanoff ou Eduardo Viveiros de Castro, se veulent plus responsables et inclusives. «Loin de la représentation au sens classique, il s'agit de considérer l'art comme un partage d'expérience pour recréer des liens avec l'environnement, de nouvelles formes d'attention au vivant», affirme Vania Vaneau. Depuis ses premières pièces, en 2014, l'artiste brésilienne, en tournée avec *Nebula* (2021), fascinant rituel de transformation à base de charbon, d'argile et de feuilles d'or, approfondit une recherche enracinée «dans le chamanisme, l'animisme et la notion de cosmologie, qui inclut tous les éléments végétaux, animaux et humains dans une relation horizontale».

Cette dimension archaïque est parfois nourrie par des expériences de transe. En 2017, Vania Vaneau, qui a accompagné à plusieurs reprises un ami chaman dans des cérémonies au Brésil, a participé à une retraite au Portugal, où elle a étudié la tradition de médecine chamanique shi-pibo, qui utilise, comme beaucoup de peuples amérindiens, l'ayahuasca, une racine médicinale. Même curiosité chez les chorégraphes Mylène Benoit et Mathilde Rance, qui ont travaillé avec la spécialiste Corine Sombryn, initiée au chamanisme en Mongolie, au début des an-

Présentées en salle mais aussi dans les bois, les performances se veulent plus responsables et inclusives

nées 2000. «La transe déplit un éventail de possibilités dans notre être qui ne se résume pas, loin de là, à sa seule partie visible, raconte Mylène Benoit. Se rapprocher de cette pratique porteuse d'une puissance, d'une réparation de soi et des autres s'est révélé bénéfique.»

Le résultat se lit dans le spectacle *Archée* (2021), de Mylène Benoit. Au cœur d'une jungle métaphorique, huit femmes se lient à «un plongeon original dans la nuit des temps». On entend des cris d'oiseaux, des halètements, des mélodies inspirées par les chants inuits. «C'est l'engagement de tout le corps, physique et psychique, que nous tentons ici, confie-t-elle. Le mouvement, le son ouvrent des espaces vibratoires qui, comme dans la transe, permettent d'accéder à de nouvelles perceptions de soi et à des mémoires enfouies.» Pour les performeurs comme pour les spectateurs.

L'attrait des artistes pour ces aventures inédites n'est pas à sens unique. La chamane Céline Dartanian, formée en Mongolie, dialogue depuis 2020 avec le chorégraphe Rachid Ouramdane. À la suite d'une rencontre dans le cadre de l'ADN Dance Living Lab, pilotée par Maxime Fleuriot à Paris, les deux se retrouvent autour de la danseuse Lora Juodkaite, reine de la giration, qui collabore avec le chorégraphe depuis 2009. «La façon dont Céline passe du monde visible à l'invisible comme

on ouvre une porte et la manière dont Lora pénètre dans un autre champ de conscience en tournant sur elle-même m'ont semblé très proches», glisse le chorégraphe.

Nait la performance, présentée le 5 février, au Musée de l'Homme, à Paris, *Dans le noir on voit mieux*, titre du livre de Dartanian (Mama, 2021) qui retrace son parcours. L'affolant tourbillon de Juodkaite surfe sur le témoignage en voix off de la chamane. «Nous sommes toutes les deux sur le lâcher-prise, assure Dartanian. Pour partir dans une giration comme celle de Lora et moi, dans "l'incorporation", terme que nous utilisons pour parler de transe, il faut se faire confiance.» Celle qui officie au travers de cérémonies privées et publiques poursuit: «Lorsque je manipule le tambour, je m'inscris dans l'espace en dessinant un cercle en bas pour la terre et en haut pour le ciel, rejoignant, comme Lora à sa façon, la création du cosmos.» Quant à la entente du culturel au culturel, Céline Dartanian en marque les frontières. Pas question pour elle de se mettre en scène avec ses habits. «Mon engagement est très clair envers la communauté mongole qui m'a initiée. Être chamane est d'abord une dévotion.»

ROSITA BOISEAU

Black Bird, de Mathilde Rance. Du 18 juin, au BAL, Paris 18°. Du 13 au 17 juillet, à Avignon. **Miramar**, de Christian Rizzo. Les 9 et 10 juin, à Perpignan. **Chêne centenaire**, de Marion Carriau et Magda Kachouche. Les 9 et 11 juin, Atelier de Paris, Paris 12°. **Nebula**, de Vania Vaneau. Les 7 et 8 juin, Atelier de Paris, Paris 12°. Le 24 juin, à 19 h 30, au festival *Extension sauvage*, à Combourg (Ille-et-Vilaine). **Archée**, de Mylène Benoit. Du 8 au 17 juin, Théâtre de Chailiot, Paris 16°.